



La Vierge Immaculée
D'après un dessin de Steinle.



P
se. -
men
Voc:
me c
tica.
La V
tique
— L
Sain



élus.
enco
vie f
merv



Sommaire du Mois de Mai 1904.

Pensée Dominante : Vie glorieuse par l'Eucharistie. — L'Eglise. — Miracle Eucharistique : Le Chevalier du Très Saint Sacrement. — Le Missionnaire et le païen Japonais. — Tête Dure. — Vocation : (*poésie.*) — A l'Aurore d'un grand siècle. — Notre-Dame du Très Saint Sacrement. — Fleurs et Larmes. — *Rosa Mystica* : (*Cantique.*) — Fleurs Eucharistiques de la Nouvelle France : La V. Mère Marie de l'Incarnation. — Petite Chronique Eucharistique : au Cénacle de Montréal. — Juvénat de Terrebonne : Avis. — Lettre d'un Missionnaire de Mandchourie. — Pèlerinage à Sainte-Anne de Beaupré. — Variétés.

PENSÉE DOMINANTE

Pour le Mois de Mai 1904

Vie glorieuse par l'Eucharistie.

LA vie glorieuse de Notre-Seigneur est celle qu'il possède au ciel et au Saint Sacrement, depuis sa triomphante Ascension. Le divin Sauveur, en effet, n'a pas deux vies, l'une au ciel et l'autre au Tabernacle. Sa vie comme sa personne est unique. Elle est la même à l'autel, et aux yeux des Anges et des élus. Elle n'a deux formes que pour nos faibles regards, encore incapables d'apercevoir l'ineffable mystère de la vie future avec ses beautés, ses charmes, et ses divines merveilles.

Que fait Jésus dans cette vie à la fois céleste et sacramentelle ? Il y continue son grand et divin rôle d'intermédiaire entre Dieu et nous. Il y est pour ainsi dire sans cesse occupé à faire descendre le ciel sur la terre, afin de donner aux habitants de celle-ci le pouvoir de monter ensuite au ciel ; il imprime en nos âmes, par une influence continuelle, ses propres vertus, nous préparant à devenir dans l'autre vie, pour " le jour où nous le verrons face à face, semblables à Lui."

Semblables à Jésus ! "*similes ei erimus !*" Voilà le grand mot du christianisme ! Devenir semblables au divin "Premier Né," semblables à Lui, dans sa gloire éternelle, oui, voilà notre ineffable destinée ! Mais cette destinée est soumise à une condition rigoureuse ; c'est que cette similitude doit commencer à s'imprimer en nous dès cette vie. Similitude par la vie de la grâce en nos âmes. Similitude aussi de sacrifices et de souffrances ; car ici-bas le portrait authentique de Jésus, c'est l'image du Crucifié !

L'occupation de Jésus glorieux dans l'Hostie est donc de produire en nous cette multiple similitude, d'imprimer en notre personne les traits de la sienne. Il en trace d'abord le cadre, pourrions-nous dire, en nous versant, de son trésor eucharistique, la foi et la charité, qui devront nous rendre capables de connaître et d'aimer Dieu initialement ici-bas, comme nous le connaissons et l'aimerons parfaitement au ciel, c'est-à-dire de cette connaissance et de cet amour dont il se connaît et s'aime lui-même.

* * *

C'est Jésus-Hostie encore qui nous prépare à notre céleste héritage, à notre future vie glorieuse, en imprimant dans notre cœur la similitude de ses vertus et de son amour.

Ces vertus ce sont surtout la pureté, l'humilité et la charité.

Le Dieu de pureté infinie imprime d'abord en nous la pureté de cœur, vertu absolument nécessaire pour l'admission au ciel, selon cette parole de l'Apocalypse : "Rien d'impur n'entrera dans la Jérusalem céleste."

Le divin Anéanti de l'Hostie, le maître par excellence de l'humilité, en venant, à la Communion, nous répéter

la
des
dou
âme
ne
gloi
aux
E
d'ar
l'in
ici-l
qui,
divi
Il
cha
de l
son
ama
H
men
nou
disp
ritu
A
som
dans
des
com
la v
le le
mêm
don
part
souff
ses t
divir
" N
sa gl
Pt
radie

la plus admirable parole peut-être qui puisse tomber des lèvres d'un Dieu : " Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur," fait naître encore en notre âme la tout aimable vertu d'humilité, sans laquelle on ne peut être qu'odieux au Souverain Seigneur de toute gloire, comme l'enseigne Saint Paul : " détestables sont aux yeux de Dieu les superbes et les orgueilleux."

Enfin le Dieu de l'Hostie qui est avant tout un " Dieu d'amour," "*Deus charitas est*," remplit notre cœur de l'indispensable charité, l'âme de toutes les autres vertus ici-bas, la vertu qui demeure pour l'éternité, la seule qui, en définitive, nous rende dignes de " notre Père " divin, et nous introduise dans notre céleste héritage.

Il nous enseigne alors aussi, ce divin Précepteur de la charité, à aimer nos frères, comme nous futurs membres de la grande famille du ciel, et en qui Dieu demeure par son amour et sa grâce, pour leur communiquer sa propre amabilité.

Honorons et imitons Jésus glorieux au Saint-Sacrement en nous approchant de Lui comme il s'approche de nous, en nous unissant à Lui par tous les moyens à notre disposition : communion sacramentelle, communion spirituelle, visites et adorations.

Aimons à penser à nos célestes destinées, lorsque nous sommes cœur à cœur avec Jésus, à la Communion, ou dans nos méditations en sa présence. Songeons que l'une des principales fins de l'institution de l'Eucharistie a été, comme le chante l'Eglise, de nous donner un " gage de la vie future." Pratiquons à cette sublime et douce école les fortes vertus, basées sur l'abnégation de nous-mêmes. Sachons aimer la souffrance, puisque Jésus, se donnant en nourriture eucharistique aussitôt avant de partir pour la mort sanglante, a voulu montrer que la souffrance est le moule dans lequel il forme ses élus et ses frères. C'est la loi : pour nous comme pour notre divin Modèle la Passion doit précéder la Résurrection : " Ne fallait-il pas que le Christ souffrît pour entrer dans sa gloire ?"

Puis entonnons, confiants et heureux, l'hymne des radieuses espérances !

F. G.



L'EGLISE



ICI que la *cloche* se fait entendre. Elle invite le peuple chrétien à se rendre à l'église pour offrir avec le prêtre la Sainte Victime. Cette grande voix, attentivement écoutée, éveille déjà en vous de pieuses émotions.

Dieu, à la prière de l'Eglise, a daigné attacher à cet instrument sonore une grâce de réveil pour le sentiment religieux. La bénédiction de la cloche a été entourée de cérémonies qui rappellent le baptême des enfants. L'évêque, ou son délégué, a fait sur elle des onctions avec l'huile sainte, des ablutions avec l'eau ; et la cloche est devenue la voix de Dieu parlant au peuple chrétien, comme le baptisé est fait enfant de Dieu, appelé à reproduire la vie du Sauveur.

Le dimanche, la cloche proclame les droits du Créateur, l'obligation de cesser le travail et d'adorer le Souverain Maître en lui offrant le Saint Sacrifice. Aux jours de fête, elle nous exhorte à la joie chrétienne ; aux jours de deuil, à la prière pour le défunt qui a comparu devant Dieu. Trois fois par jour, elle nous rappelle l'amour du Verbe qui s'est incarné pour nous dans le sein de la chaste Vierge.

Ecoutez-la en ce moment. Elle vous dit que le Seigneur a droit à vos hommages et qu'il faut venir à l'église pour les Lui rendre d'une manière digne de son infinie Majesté.

Cette voix puissante, portée dans les airs jusqu'aux demeures les plus éloignées et mettant en branle toute une population, possède une beauté de premier ordre : celle que les artistes appellent le grand. Ainsi le bruit de la foudre est sublime, et ce n'est que par sa grandeur.

"La voix de Dieu est forte, dit le psalmiste, la voix de Dieu est magnifique."

Le son de la cloche a encore un autre caractère ; les prières de l'Eglise lui ont conféré la sainteté. Il semble

qu
co
on
di
la
vo

av
ma
fo
éle
Ba
de

le
lur
blè
Le
v
s
que
tou
va
I
tén
Zac
alla
N
P
vou
vos
vén
l'ea
par
P
par
com
votr

que la voix de l'homme n'ait point paru assez pure pour convoquer le peuple saint aux pieds des autels. Comme on l'a fait remarquer : " Si les cloches nous étaient interdites, il faudrait choisir un enfant pour nous appeler à la maison du Seigneur." Il n'est pas étonnant que la voix de la cloche ait souvent troublé l'impie.

Voici maintenant que vous apercevez le *clocher*, avec sa flèche élevée, ou sa tour puissante. Il domine les maisons voisines, et indique la demeure de Dieu. Il vous force à détacher vos yeux de la terre, et vous invite à élever votre cœur et vos pensées au Ciel. *Sursum corda !* Bannissez donc, ô Chrétiens, les basses préoccupations de la vie ordinaire.

La flèche, ou la tour, est surmontée d'un *coq*.

Le coq a réveillé dans l'âme de saint Pierre l'amour et le repentir. Son chant nous annonce le retour de la lumière du jour. Il est exposé à vos regards comme l'emblème de la vigilance. Attention à l'état de votre âme ! Le grand jour de l'éternité approche.

Voici l'*église*.

Si l'architecte s'est inspiré des prescriptions liturgiques, elle est orientée ; c'est-à-dire que le chœur est tourné du côté de l'orient. Tout à l'heure, Jésus-Christ va descendre sur l'autel, au milieu du chœur.

Le Sauveur s'est levé sur le monde pour dissiper les ténèbres ; il a été appelé l'*Orient* par les prophètes ; et Zacharie, le père du Précurseur, annonça que le monde allait être visité par " l'Orient d'en haut."

Nous sommes arrivés.

Prenez respectueusement de l'eau bénite et signez-vous. Faites cela avec foi, et avec un regret sincère de vos fautes, et vous obtiendrez le pardon de vos péchés véniels. Car, ainsi que nous l'expliquerons dans la suite, l'eau bénite est un des sacramentaux institués à cette fin par l'Eglise.

Purifié déjà par ce premier acte, et moins indigne, par là même, d'être associé au très Saint Sacrifice comme prêtre et comme victime, vous vous rendez à votre place.

(à suivre.)



Miracle Eucharistique.

Le Chevalier du Très Saint Sacrement.

AU 14^{ième} siècle, Wicief et les précurseurs du protestantisme troublèrent l'Angleterre par les plus pernicieuses erreurs sur la constitution divine de l'Eglise, l'autorité du Pape, et surtout sur le dogme régénérateur de la piété chrétienne, la Transubstantiation. "La substance du pain et du vin, enseignaient-ils, demeure au sacrement de l'autel après la consécration, et Jésus Christ n'est pas réellement et proprement dans l'Eucharistie ; par conséquent, elle n'a aucun titre à nos adorations." Et ils allaient répétant que le dernier des êtres vivants, l'animal, le reptile, mérite plus d'honneur et de considération que le pain du sacrifice.

Cette abominable folie trouvait, hélas ! des partisans, et rien n'égalait le fanatisme et la passion de ces malheureux disciples de Wicief : devenus comme il arrive toujours, d'impies, intolérants et sectaires, ils voulaient obtenir droit de cité ; et dès lors, éclata une guerre fratricide soutenue avec tout l'acharnement de l'hérésie. Eglises brûlées ; ciboires volés ; hosties profanées avec des raffinements d'impiété absolument diaboliques, jetées en pâture aux chiens et aux pourceaux ; prêtres et religieux massacrés, tels furent les effets de la fureur protestante.

"Frères, dit un jour l'archevêque de Londres à son clergé réuni, il faut de toute nécessité réparer ces attentats, et opposer une digue à ce déluge de plus en plus menaçant de blasphèmes et d'outrages envers nos dogmes sacrés." Et ils convinrent d'établir à Londres, la fière

cit
tro
ré
te
pu

so
les

la
me
foi
pro
nie

ma
tet

qu
Gl
Et
sain
ciel
reg
Sat
I
cél
sac
il n
a p
moi
cré
bra
du
non
C
gne
le t
pro
mé
j'ai
C

citadelle de l'hérésie, la ville coupable qui menaçait de troubler et de pervertir toute l'Europe, une association réparatrice. On décida aussi qu'une procession de pénitence serait organisée pour offrir au Seigneur un tribut public d'expiation et d'amour.

Cet exercice se fit dans les jours mêmes où le concile, sous la présidence de Guillaume Courtenay, condamna les propositions de Wicief.

L'évêque et le clergé remarquèrent avec bonheur que la cité aux grands scandales n'avait pas perdu entièrement sa foi au Dieu caché du Tabernacle. Toute une foule accourut des divers quartiers de la capitale pour protester contre l'impiété qui outrage et l'incrédulité qui nie la présence de Jésus au milieu de nous.

Ces voix allèrent droit au Cœur de Jésus qui daigna manifester d'une manière sensible à ses heureux serviteurs les effets de leurs prières.

A la messe qui suivit la procession, l'assistance remarquait avec étonnement la présence du Chevalier *Cornélius Glovins*, connu comme un chaud partisan de Wicief. Était-ce par bravade ou touché déjà d'une inspiration sainte ? en tous cas, il ne se doutait pas que la grâce du ciel l'attendait, et que Dieu allait jeter sur lui un de ces regards pénétrants, irrésistibles, dont parle l'histoire du Sauveur.

Il est là, agenouillé devant l'autel, les yeux fixés sur le célébrant, suivant avec intérêt les diverses scènes du sacrifice eucharistique. Arrive le moment de l'élévation ; il ne remarque autre chose que les espèces du pain ; mais à peine le prêtre a-t-il divisé l'hostie... ô miracle ! trois morceaux de chair apparaissent entre ses mains consacrées ; puis la dernière parcelle de l'Hostie que le célébrant tient au-dessus du calice reprend soudain l'aspect du pain, mais elle porte écrit en lettres sanglantes le nom de Jésus.

Cornélius était entré hérétique dans la maison du Seigneur, mais il en sortira converti. La vue de ce miracle le transforme, et poussé par une force surnaturelle il se prosterne devant le Dieu de l'autel, puis le visage enflammé s'adresse à un voisin, s'écriant : " Je suis catholique ; j'ai vu et je crois ! "

Cet aveu ne fut pas l'effet de l'imagination ou de la

sensibilité ; elle exprimait bien une faveur extraordinaire du Dieu Tout-Puissant et miséricordieux.

Spectacle admirable ! Tout à l'heure ennemi acharné de la religion catholique, Cornélius est maintenant un de ses serviteurs les plus fervents ; nouveau Paul, il n'a au cœur qu'un désir : faire de nouvelles conquêtes à Dieu parmi les trop nombreux disciples de son ancienne secte.



Dans la vivacité de sa foi et l'ardeur de son zèle, le hardi chevalier s'en va, parcourant les milieux incrédules et confessant le dogme eucharistique. Est-il rebuté, il convoque ses adversaires en champ-clos, et là les passants peuvent le voir bardé de fer, en armes, devenu le défenseur et le chevalier du Saint Sacrement.

Profitons d'un si bel exemple. Ne demandons pas de nouveaux miracles pour croire ; notre foi doit être assez affermie pour n'avoir pas besoin de ce secours extraor-

di
tic
no
da
pa
ph

éM

vois
tou'

votr

V
siler
com

Pe
il se

fem
mon
ciel :
Et
mon
silenc
quitté

dinaire. Un tel secours n'ajouterait rien à notre conviction ; il en diminuerait le mérite et exciterait peut-être en nous la vaine enflure de l'orgueil. Préférons demeurer dans l'humilité et la simplicité de notre soumission à la parole divine, dont l'autorité égale et surpasse celle des plus grands miracles.

H. B.

(*Ex historia Wicleffiana*, Ch. XVIII.)

Le missionnaire et le païen japonais.

MSR CLAUDIUS Ferrand, missionnaire au Japon, raconte ceci :
 Dans un train, je récitais mon bréviaire et j'avais sous les yeux une belle image de Notre-Dame des Victoires. Mon voisin de gauche, qui la regardait depuis un bon moment, me dit tout à coup :

— Ça, c'est sans doute votre femme ?

— Non, monsieur, lui répondis-je, c'est ma mère.

— Ah !... Et ce joli petit enfant qu'elle tient dans ses bras c'est votre frère cadet ?

— Non pas, monsieur, c'est mon frère aîné.

Vous voyez d'ici la figure qu'il dut faire. Il resta un moment silencieux, comme pour essayer de comprendre l'énigme. Puis, comme s'il avait deviné :

— Alors, c'est sa photographie de l'époque où il était petit ?

— Oui, monsieur.

— Et quel âge a-t-il maintenant ?

— Il y a dix-huit siècles qu'il est mort !

Pour le coup, mon pauvre voisin crut que je me moquais de lui, il se prit à rire, et moi aussi.

— Comment trouvez-vous ma mère ?

— Elle est superbe !

— Oui, monsieur, ajoutai-je, il n'y a jamais eu sur la terre de femme plus belle, plus pure et plus sainte. Et cette femme tout le monde la connaît et la vénère ; c'est la Reine de la terre et du ciel : on l'appelle Marie.

Et alors, à mon homme de plus en plus ébahi, j'expliquai de mon mieux le mystère du Christ et de sa Mère. Il m'écoutait en silence et avec attention. Malheureusement, il fallut bientôt nous quitter ; le train venait d'entrer en gare.



TETE DURE

 E fait s'est passé au début de la Révolution française, au printemps de 1793. L'abbé Terrieron était, à cette époque, vicaire d'une paroisse du Limousin. Prêtre de la dernière ordination, il n'avait encore que vingt-trois ans ; sa petite taille et l'expression presque enfantine de ses traits lui en donnaient dix-huit à peine. Obligé comme la plupart de ses confrères de se cacher pour éviter la persécution, il se réfugia dans une grosse métairie d'une paroisse voisine, où il s'offrit pour garder les troupeaux.

Maître Rochard, le fermier, fut seul mis dans le secret. " Surtout, monsieur le vicaire, dit-il, n'en soufflez mot, je vous prie, ni aux gars, ni aux filles, ni surtout à la bourgeoisie. C'est une bonne chrétienne pour sûr et si elle savait qui vous êtes, elle n'en finirait pas de vous en faire des révérences. Mais, dame ! elle est un brin bavarde, voyez-vous, et serait si contente d'avoir chez elle un *monsieur prêtre* que toutes les *marraines* de par ici le sauraient avant ce soir ; et dans le tas, voyez-vous, il pourrait bien se trouver une *pataude* (femme de révolutionnaire) pour vous trahir."

Il fut donc convenu qu'on garderait le secret et que, sauf pour le fermier, le vicaire passerait pour un petit gardeur de moutons.

L'abbé, très jovial de caractère, se promit bien de prendre son rôle au sérieux, et de dépister tous les soupçons par les airs *bétat* qu'il savait prendre à merveille.

Il était depuis quelques jours dans la ferme du Grand-Vernon, quand maîtresse Rochard, qui était une excellente chrétienne, et qui prenait au sérieux ses devoirs de mère de famille, s'avisa que son petit berger pouvait avoir besoin qu'on lui apprît son catéchisme.

— Pierre, lui dit-elle, viens faire ta prière devant moi, et me réciter ton catéchisme avant de mener tes bêtes aux champs.

ai

tu

I
apr
rep
dev
sior
—
gar:
suis

— Si vous voulez, la bourgeoise, répondit l'abbé, d'un air parfaitement idiot.

— Commence donc ton *notre père*, un peu, pour voir si tu sais seulement le dire.

— Venqué ben, la bourgeoise.

— Allons, va !



Le jeune berger commence l'oraison dominicale ; mais, après avoir prononcé trois ou quatre mots, il s'arrête, se reprend, s'arrête encore et baisse le nez, tout confus, devant la fermière qui le regarde d'un air de compassion.

— Tu ne sais pas seulement ton *notre père*, mon pauvre gars ! Et quel âge as-tu ? Seize ans, pour le moins, je suis sûre !

— Ben sûr que oui, not'bourgeoise.....

— Si ce n'est pas honteux ! Et qui c'est-y donc qui t'a appris ?

— *Des messieurs prêtres*, not'bourgeoise.....

— T'as donc la tête ben dure ?

— Oh ! venqué ben.....

La bonne femme se met alors en devoir d'apprendre l'oraison dominicale à son petit berger. Elle lui fait répéter chaque mot, chaque membre de phrase ; le pauvre gars s'évertue, sans aucun succès, à réciter la leçon. Il n'a pas appris les dernières paroles qu'il a déjà totalement oublié les premières.

Maîtresse Rochard n'y tient plus.

— Tu ne seras jamais qu'une oie ! s'écrie-t-elle à bout de patience.

Et elle applique un bon soufflet sur la joue du jeune berger.

— Va aux champs, lui dit-elle ; tes moutons apprendraient leur *notre père* quasiment plus vite que toi.

— Venqué ben, la bourgeoise, dit placidement l'abbé.

Et il se met en devoir de mener paître son troupeau.

Cependant le saint sacrifice de la messe doit être célébré la nuit suivante en pleine forêt, à une lieue environ de la métairie du Grand-Vernon, par un prêtre caché dans le voisinage. Maîtresse Rochard, avertie par son mari, avait prévenu à son tour ses voisines, en leur recommandant bien de ne pas en dire un mot à son petit berger. " Il est si bête, disait-elle, qu'il serait capable de le répéter à tous le monde ; pas par méchanceté, ben sûr : il est trop *innocent* pour en avoir ; mais enfin ça ferait la même chose tout de même. Faudra pas y en dire un mot."

La nuit suivante, une foule de paysans arrivaient des fermes et des villages voisins au pieux rendez vous. Dans une vaste clairière on avait dressé un autel sous une tente de feuillage, derrière laquelle le célébrant se revêtait des habits sacerdotaux. Des paysans en armes gardaient toutes les extrémités du bois.

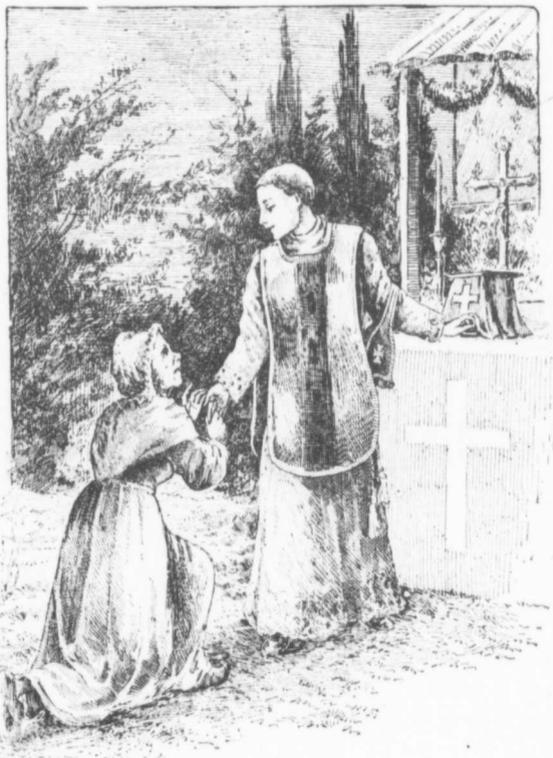
Au premier rang de l'assistance se trouvait maîtresse Rochard, tout appliquée à ses prières. Quand le prêtre passa devant elle, se dirigeant vers l'autel, elle eut un soubresaut d'étonnement. Le célébrant ressemble d'une

fa
c'
ne
a
ju
se

Il n'
qui
abso
—
répé
lui q

façon merveilleuse à notre petit berger... on jurerait que c'est lui ! Mais quelle idée ! quelle folie !... un gars qui ne sait seulement pas son *notre père* ! Et pourtant, il n'y a pas à dire : " Si ce n'est pas lui, c'est, pour sûr, son jumeau ! "

Ebahie, n'en pouvant croire ses yeux, la bonne femme se rapproche de l'autel. La voici à deux pas du célébrant.



Il n'y a pas à dire non... c'est lui, c'est le petit berger qui dit la messe ! Maîtresse Rochard revient à sa place, absolument hors d'elle-même.

— Mais comment que ça se fait ? — ne cesse-t-elle de répéter à ses voisins. — Comment peut-il dire la messe, lui qui ne sait seulement pas ses prières ?

Quand l'abbé eut achevé le saint sacrifice et fut sur le point de se dépouiller des ornements sacerdotaux, la bonne femme s'avança vers lui, rouge de confusion et de remords, et tombant à ses genoux :

— Pardonnez-moi, monsieur le vicaire, dit-elle, de vous avoir injurié, et surtout d'avoir tapé sur votre face sacrée. Mais, dame ! aussi, pourquoi ne disiez-vous pas vos prières ?

VOCAÏON

Un tout petit enfant passait sous ma fenêtre
 Près de l'humble parterre où les roses vont naître.
 Marchant avec lenteur sous son pesant fardeau,
 Il tenait, dans ses bras, un grand vase plein d'eau.
 — Où vas-tu donc ainsi porter cette eau limpide ?
 Il sourit et, tournant vers moi, d'un air candide
 Ses grands yeux, que jamais ne voilèrent les pleurs :
C'est pour donner à boire aux fleurs.

Mot charmant ! Sais-tu bien, petit ange sans ailes,
 Quel mystère sublime à mon cœur tu rappelles ?
 Un jour le ciel s'ouvrit sur moi dans le saint lieu :
 Je reçus en tremblant le vase auguste, où Dieu
 Avec le sang divin, met les divines flammes ;
 Et je vais à des fleurs le porter, comme toi.
 L'enfant, tout étonné, me répondit : Pourquoi ?...
 — *C'est pour donner à boire aux âmes.*

À l'Aurore d'un Grand Siècle.

“ Parmi toutes les causes qui émeuvent douloureusement notre sollicitude pastorale, l'état du très noble et autrefois très florissant pays de France perce notre cœur d'un trait plus aigu : c'est pourquoi nous ordonnons que chaque jour et chaque nuit, à chaque heure pendant toute l'année, l'on fasse monter l'encens de la prière devant le Seigneur. Priez donc pour le pays de France si affligé...” (Paroles du pape Clément VIII, établissant au début du XVII^e siècle, à Rome, l'adoration perpétuelle.)





SUJETS D'ADORATION

A L'USAGE DES

Agrégés de la Congrégation du T. S. Sacrement

L'Oraison Dominicale

Patet noster !

(Suite.)

Adveniat Regnum tuum !

I. — Adoration.

O mon Dieu, je vous adore comme le Roi de la création, le souverain Maître et Dominateur de toutes choses. Les soleils du firmament et ses millions d'astres perdus dans les espaces incommensurables vous obéissent avec autant de promptitude que le grain de sable agité par le moindre souffle. Quant à ce règne de toute-puissance absolument irrésistible, je n'ai rien à vous souhaiter, ô mon Dieu ! je n'ai qu'à admirer, à me taire, à adorer.

Divin Sauveur Jésus, vous êtes le Maître incontesté de toute créature ; cependant vous n'agissez pas avec les créatures intelligentes comme avec la matière inanimée : vous respectez la liberté des âmes et vous ne voulez régner sur elles que dans la mesure de leur bonne volonté. O Roi des cœurs, régnez sur tous les cœurs ! qu'il arrive donc enfin votre règne de grâce et d'amour : *Adveniat regnum tuum !*

Cette aimable et bienheureuse domination de votre Cœur sur tous les cœurs, de votre volonté sur toutes les volontés, elles n'existent qu'au Paradis, en votre céleste royaume. C'est après ce règne de votre éternel amour que je dois surtout soupîrer en disant : *Adveniat regnum tuum !* " O bon Jésus, quand serai-je en état de vous voir ? Quand contemplerai-je la gloire de votre royaume ? "

En attendant ce bonheur inexprimable, il ne tient qu'à nous d'y participer dans une très large mesure, car, ô mon Roi et mon Dieu, nous vous possédons vraiment, réelle-



ment, substantiellement au sacrement de l'autel. Or, c'est le vœu de l'Eglise votre Epouse, et c'est justice, que vous y soyiez traité royalement, que vous y receviez les plus grands honneurs et la nuit et le jour, et que tous les hommes tombent à vos pieds pour vous rendre les hommages d'adoration qui vous sont dus.

En vérité, nous devrions rivaliser avec les anges et les saints dans l'expression de nos sentiments d'admiration, de respect et d'amour envers le divin Sacrement, car c'est le même Dieu que nous servons, le Dieu de toute majesté, de toute beauté et de toute bonté : eux, dans les splendeurs de la gloire ; nous, dans les obscurités de la foi, sous les frêles apparences d'une petite hostie. O Roi de l'Hostie, régnez donc enfin dans tous les cœurs et sur toutes les nations ! Que votre règne arrive sur la terre comme au Ciel !

II. — Action de grâces.

Divin Roi Jésus, que vous êtes bon de m'obliger à souhaiter l'avènement de votre règne ! Mais c'est vouloir me forcer à devenir heureux et d'autant plus heureux que je me soumettrai davantage à vos très douces et très saintes lois ! Votre règne, en effet, dès le temps présent, c'est le triomphe de la paix, d'une paix qui surpasse tout sentiment ; c'est la joie, mais une joie parfaite, pure et profonde auprès de laquelle tous les plaisirs du monde ne sont que vanité et affliction.

Mais que dire de votre règne céleste ? Ah ! si j'en avais la moindre idée ! Si je savais quels trésors de béatitude vous réservez à vos fidèles serviteurs, comme je travaillerais à conquérir ce royaume qui n'aura pas de fin !

Que vous êtes bon, Seigneur, de nous avoir préparé un splendide royaume et surtout de nous l'avoir acheté au prix de votre Sang très précieux ! En attendant, vous voulez régner dans nos cœurs ; c'est de ce règne que vous avez dit qu'il est au dedans de nous : *regnum Dei intra vos est*. Et si nous vous laissons régner en nous, nous goûtons par avance quelque chose des délices du Ciel.

Ce n'est pas tout ! Vous voulez bien résider sur nos autels d'une manière sensible et permanente en votre Très Saint Sacrement. Là, vous nous demandez nos hommages d'adoration et d'action de grâces, de réparation et de prière, toujours pour nous rendre plus heureux ;

et, de fait, notre bonheur dépend ici-bas de notre fidélité à reconnaître les droits sacrés de votre royauté sacramentelle, si bien que la joie suprême, celle qui se rapproche le plus de l'éternelle béatitude, est celle que nous goûtons dans les solennités du culte eucharistique. Et c'est pourquoi l'Eglise, qui a le sens vrai des choses, nous fait en quelque sorte un commandement de cette sainte joie chaque fois que nous célébrons la fête royale du divin mystère : *Sacris solemnibus juncta sint gaudia.*

Ah ! mon Jésus, que tous les hommes seraient heureux, quel paradis sur terre, si tous obéissaient à vos commandements c'est-à-dire si tous étaient fidèles à la loi de l'adoration et de la communion, si tous cherchaient généreusement à étancher la soif que vous avez d'être adoré et aimé dans votre Sacrement d'amour ! Quelle reconnaissance ne vous devons-nous pas pour nous avoir appris à demander chaque jour que votre règne arrive ! — *Que votre règne arrive !* D'abord et avant tout votre règne eucharistique, car il est la condition de votre règne de grâce et le prélude nécessaire de votre règne de gloire : *Pignus futura gloria !*

III. — Réparation.

O mon Dieu, vous êtes mon souverain Maître et notre Roi éternel ! Nous vous disons chaque jour : *Que votre règne arrive !* Mais sommes-nous bien sincères en exprimant ce noble désir ? Souhaitons-nous réellement l'avènement de votre règne en nous-mêmes, en nos frères et dans le monde entier ? Soupirons-nous vraiment après les joies du Ciel ? Sommes-nous ardents à procurer votre gloire eucharistique et à satisfaire les désirs de votre Cœur ? Autant de questions fort pratiques au point de la réparation.

Examinons-nous donc sérieusement à ce sujet aux pieds de Celui qui nous jugera un jour non sur nos paroles, mais sur nos actes et sur le fond de nos pensées.

Peut-être n'avons-nous pas d'affections criminelles. Mais n'en avons-nous point de dangereuses, de vaines, d'inutiles ? N'en avons-nous pas de purement naturelles, que notre devoir est de sanctifier et que Dieu sanctifierait infailliblement, s'il nous gouvernait ?

Et pour ce qui concerne le règne eucharistique de Notre-Seigneur, n'avons-nous rien à nous reprocher ?

Hélas ! que de chrétiens méprisent ici les commandements les plus formels du divin Roi ! Ils ne vont pas à la messe, même le dimanche ; ils ne communient point, même à Pâques. Et parmi ceux qui prétendent faire leur devoir, combien y en a-t-il qui estiment vraiment le don de l'Eucharistie, qui en usent autant qu'ils le devraient, qui en tirent tout le fruit désirable ? Où sont-ils ceux qui soupirent sans cesse après le triomphe du Très Saint Sacrement ? Qu'il est petit le nombre de ces âmes dévouées qui se dépensent à l'honneur, au culte extérieur, comme au culte intérieur du Très Saint Sacrement, et qui trouvent, avec saint Thomas, que pour Lui on n'en fera jamais assez, parce qu'il est au-dessus de toutes louanges !

IV. — Prière.

Que votre règne de grâce arrive donc, ô mon Dieu ! pour le plus grand nombre possible d'âmes ! Que le monde accepte enfin votre joug si aimable et si doux, s'il ne veut pas subir la tyrannie de Satan et les terribles effets de votre justice ! *Adveniat regnum tuum !*

Que les chrétiens soient donc enfin plus dignes de leur sainte vocation qui est de devenir des hommes tout célestes, et par conséquent qu'ils ne tiennent plus tant à la terre, qu'ils aient des goûts plus relevés, qu'ils rêvent plus souvent des choses de *l'au delà* et d'*en haut*, qu'ils ne craignent pas la mort ! O Seigneur, allumez en nous les saints désirs du Ciel. *Adveniat regnum tuum !*

Et maintenant, en attendant que vous nous fassiez régner avec vous en votre glorieux Paradis, nous voulons, ô divin Roi toujours présent, toujours vivant dans votre Très Saint Sacrement, nous voulons, par le triple apostolat de la prière, de la parole et de l'action, travailler activement à l'établissement et à l'extension progressive de votre règne eucharistique sur toutes les âmes, sur tous les peuples, dans le monde entier. Il faut à tout prix que vous régniez ! *Adveniat, adveniat regnum tuum !*

A propos du sujet précédent " Que votre nom soit sanctifié. " Une indulgence de 50 jours est accordée chaque fois à ceux qui réciteront dévotement l'invocation "*Dieu soit béni*" quand ils entendront des blasphèmes.

(Récente concession.)

De
poi
gér
intu
nos
reu

C
" n
cœu
per
dre
ble
Fils
Cal
mo
am
l'ex
cha
Ma
la d
frar
C
tion
tion
ans
la d
des

Notre-Dame du Très Saint Sacrement



NE mère! Dieu seul a pu créer un être au cœur si délicat, prêt aux dévouements les plus sublimes. Dans ce cœur il a mis une étincelle de son amour, désireux de se communiquer ainsi, flamme divine, à tous les hommes. Magnifique noblesse de l'amour maternel! Mais notre première mère Eve ayant failli à son rôle, cet amour s'est trouvé affaibli et altéré dans sa source.

Depuis la faute originelle, toutes les mères ont senti le poison homicide du péché atténuer plus ou moins leur générosité. Et cependant une mère qui nous aimât sans intérêt personnel et sans limite nous était nécessaire : nos cœurs seraient restés, sans un tel secours, malheureux et égoïstes.

I

C'est pourquoi Dieu crée Marie, la nouvelle Eve, la vraie "mère des vivants," et rassemble en elle tout ce qu'un cœur de mère peut contenir de trésors. Il achève de la perfectionner en lui donnant occasion d'exercer sa tendresse envers le plus parfait, le plus docile, le plus aimable et le plus aimant des fils, envers l'Enfant Jésus, le Fils même de Dieu. Perfection qui atteint son faite au Calvaire ; car si une mère a aimé jusqu'au-delà de la mort, son amour est plus fort que la mort, c'est un amour à toute épreuve. En outre une mère qui a fait l'expérience de la douleur a plus de science et plus de charité pour soulager ceux qui souffrent. Quand donc Marie a fini son rôle près de Jésus expirant, Jésus nous la donne toute préparée à l'école de l'amour et de la souffrance.

Gardons-nous cependant d'oublier une autre préparation du cœur de Marie ; celle du Cénacle, et de l'adoration du Très Saint Sacrement. Pendant vingt-cinq ans d'une vie consumée d'amour à côté du tabernacle, la douce Vierge apprend à devenir la mère et le modèle des adorateurs. (*Voir notre couverture.*)

II

Ce qu'une mère fait à nos corps, Marie le fait à nos âmes avec plus de dévouement et plus d'efficacité.

C'est la femme forte dont parlent nos Saints Livres. Elle nous *instruit* et nous fait croître dans la vie surnaturelle, en nous donnant ses sages conseils, et en nous proposant ses exemples et ceux de son divin Fils qui est sage et sainteté.

Elle nous *revêt* d'un double vêtement. Contre le péché, qui nous refroidirait dans l'amitié de Dieu, elle entretient en nous l'amour de Dieu par l'état de grâce, et l'amour du prochain par les bonnes œuvres. (St. Grégoire).

Elle *nourrit* nos âmes des biens de la Sainte Eglise dont elle est dispensatrice, et même de son propre sang, en quelque sorte. Car elle nous offre le pain de la Sainte Eucharistie : " Venez, mangez mon pain," nous dit elle dans le livre prophétique des Proverbes. Or l'Eucharistie contient Jésus formé de son sang et de sa chair virginale. L'Eglise le chante en ces termes : " *Ave, verum...* Salut, divine hostie, qui êtes le vrai corps de Jésus né de Marie ! " Nouveau titre qui nous donne de nouveaux droits à nous considérer comme les enfants de Marie, car le sang eucharistique coulant dans nos âmes nous rend sanguins de Jésus et de Marie : " *De carne Marie caro datur manducanda* " (St. Augustin). Aussi la communion nous apporte, avec les fruits de la Rédemption, le parfum des vertus de Marie : il est naturel qu'un fils ressemble à sa Mère.

O Marie, merci ! quand bien même nos mères, oubliant leur devoir, nous seraient infidèles, vous êtes là pour les suppléer : nous ne serons jamais orphelins. O Notre Mère qui êtes aux cieus, donnez-nous donc notre pain quotidien, la grâce, la Sainte Eucharistie !

Notre-Dame du Très Sacrement, mère et modèle des adorateurs et des communiant, priez pour nous qui avons recours à vous !

T. M.

La Messe mensuelle à l'intention des Abonnés du " Petit Messager " sera célébrée le Jeudi 19 Mai, à 6 heures, dans la Chapelle du Très Saint Sacrement.

sa t
mil
qua
sior
moi
par
dev
qui
C
la v
tenc
Tial
rève
lais
O
écha
les i
que
men
T
mèr
"
le re
L
et le
Les
avai
Noë
Tial



NOUS conduirons nos lecteurs dans un intérieur chinois et nous leur ferons faire connaissance avec Iliso (Agnès) et Tiala (Claire) sa fille. Toutes deux appartiennent à une honorable famille de chrétiens. Leur pauvreté était grande, mais quand elles se rendaient à la prière dans l'église du missionnaire, il était facile de voir, à l'estime qu'on leur témoignait, qu'elles jouissaient d'une vraie considération parmi les habitants de la contrée. Iliso était veuve, elle devait s'ingénier pour gagner sa vie et celle de sa fille, qui comptait à peine douze à treize ans.

Cependant, bien des fois déjà, il avait été question de la vendre à quelque Chinois, ce qui eût assuré son existence et celle de sa mère ; mais, quand on en avait parlé, Tiala avait pleuré et répondu : " Depuis l'enfance je rêve d'être, dans le ciel, l'épouse de l'Agneau sans tache ; laissez-moi, mère, à ma pauvreté et à ma solitude. "

On approchait de la Noël, et le missionnaire, pour échauffer le cœur de ses chrétiens, surtout des enfants, les invita à porter des bouquets à la crèche, leur disant que celui qui offrirait les plus belles fleurs, aurait sûrement un regard et un sourire de l'Enfant Jésus.

Tiala, songeuse, s'en alla dans le chemin et, suivant sa mère, elle pensait :

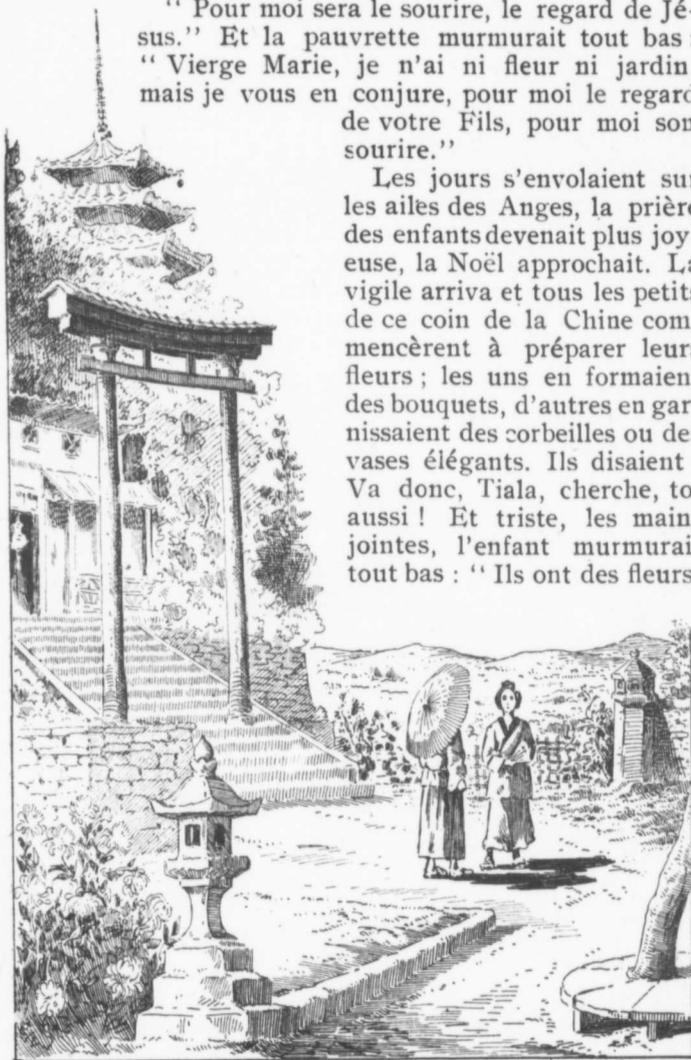
" Je veux pour moi le sourire divin, je veux pour moi le regard de Jésus. "

La contrée qu'habitaient la veuve et sa fille était riche, et les chrétiens y jouissaient d'un certain luxe chinois. Les enfants du catéchisme et des principaux chrétiens avaient des jardins, des fleurs, et tous pouvaient pour la Noël offrir des bouquets au Santo Bambino. La pauvre Tiala n'avait pas de terre, point de jardin ; d'un œil

d'envie elle contemplait les autres enfants qui cultivaient leurs plantes, en se disant :

“ Pour moi sera le sourire, le regard de Jésus.” Et la pauvrete murmurait tout bas : “ Vierge Marie, je n'ai ni fleur ni jardin, mais je vous en conjure, pour moi le regard de votre Fils, pour moi son sourire.”

Les jours s'envolaient sur les ailes des Anges, la prière des enfants devenait plus joyeuse, la Noël approchait. La vigile arriva et tous les petits de ce coin de la Chine commencèrent à préparer leurs fleurs ; les uns en formaient des bouquets, d'autres en garnissaient des corbeilles ou des vases élégants. Ils disaient : Va donc, Tiala, cherche, toi aussi ! Et triste, les mains jointes, l'enfant murmurait tout bas : “ Ils ont des fleurs,



PAYSAGE CHINOIS.

des
je de
rire
P
se d
“
fleur
plus
J'ai
rage
sour
L
tout
le re
était
T
allai
épu
s'ar
le re
elle
L
était
tout
cenc
T
trav
friss
dans
était
tère
viol
T
elle
elle
“
à l'

des bouquets, et pourtant, Mère Immaculée, je désire, je demande, pour moi la petite pauvre, le regard, le sourire de Jésus. Où donc irai-je chercher des fleurs ? ”

Prise d'une pensée subite, elle regarda au loin et se dit :

“ Là-bas, là-bas dans la montagne il doit y avoir des fleurs plantées par les Anges, j'irai ; j'aurai un bouquet plus beau que ceux que porteront les enfants du village. J'ai le temps avant la messe de minuit. Courage, courage, ô mon âme ! que ne donnerais-je pas pour avoir le sourire et le regard de Jésus ! ”

La pauvrette se mit en route ; le chemin était dur, surtout pour des pieds chinois ; des cailloux, des ruisseaux le rendaient même dangereux pour la petite ; sa marche était chancelante, elle glissait sur le terrain humide.

Tiala avait pris un bâton ; aidée de ce secours elle allait, montant toujours, et lorsque ses forces étaient épuisées, quand ses pieds la faisaient trop souffrir, elle s'arrêtait un moment et disait : “ Pour avoir le sourire, le regard de Jésus, je puis monter et aller encore ” ; et elle reprenait sa course.

La montagne avait comme trois zones. La première était de bois et de broussailles ; la seconde d'épines, et tout en haut était la neige blanche et pure comme l'innocence.

Tiala arrive au bois et aux broussailles, elle se glisse à travers les rameaux qui la frappent et la déchirent, elle frissonne sous l'ombre et l'humidité. Parmi la mousse, dans la feuillée, en un coin solitaire la fleur de l'humilité était cachée loin du regard humain. Les Anges chantèrent : “ Tiala est une humble fleur de Jésus, à elle la violette chère au divin Maître. ”

Tiala n'entendit pas les esprits célestes, mais joyeuse elle cueillit la fleurette, et, lui lançant un doux regard, elle s'écria :

“ Que tu es belle, ô fleur de l'humilité ! Tu dois plaire à l'Enfant divin : pour moi sera son sourire. ”

(à suivre.)



Rosa Mystica.

Lent & soutenu

mf *pp* *cresc* *en*

do da-mi-nu-en-do

Ga-lut, Ro-se mys-ti-que

Toi que Dieu fit fleurir sur u-ne souche an-

ti - que, sans toi jette à pé - nir

The first system consists of a vocal line on a single staff and a piano accompaniment on two staves. The key signature has two flats (B-flat and E-flat), and the time signature is 3/4. The vocal line begins with a quarter rest, followed by the lyrics "ti - que, sans toi jette à pé - nir". The piano accompaniment features a steady eighth-note bass line and chords in the right hand.

poco animato e cresc. er - do
Par un nouveau pro - di - ge la clé - men - ce des

The second system continues the piece. The tempo marking is *poco animato e cresc.*. The vocal line has the lyrics "er - do" and "Par un nouveau pro - di - ge la clé - men - ce des". The piano accompaniment includes a dense texture of chords and moving lines in both hands.

poco cœur *a* Fit nei tie sur la

The third system features a tempo marking of *poco* and a dynamic marking of *a*. The vocal line has the lyrics "cœur", "Fit nei tie sur la". The piano accompaniment continues with a consistent rhythmic pattern.

poco ti - ge un fruit de - li - ci -

The fourth system has a tempo marking of *poco*. The vocal line has the lyrics "ti - ge un fruit de - li - ci -". The piano accompaniment concludes the system with sustained chords.

The musical score consists of two systems. The first system has a vocal line and a piano accompaniment. The vocal line starts with a fermata, then has the lyrics 'eur' and 'Fit - nai - tre sur la'. The piano accompaniment features a rhythmic pattern of eighth notes in the left hand and chords in the right hand. The second system also has a vocal line and piano accompaniment. The vocal line has the lyrics 'te - ge un fruit de - li - cieux'. The piano accompaniment continues with similar rhythmic patterns. There are dynamic markings 'ff' and 'dim e rall' in the score.

Salut, Rose vermeille
Des jardins du Seigneur !
Quand notre âme sommeille
Dissipe sa langueur
Ton éclat nous attire,
Et rappelle à la fois
La pourpre du martyre
Et la pourpre des rois !

Salut, Rose divine
Ecluse en nos chemins,
Qui n'eus jamais d'épines
Pour déchirer les mains !
Ta corolle embaumée
Nous distille un doux miel,
Et ta fleur bien aimée
Est un présent du ciel.

Salut, rose immortelle !
Sur terre, un paradis
Pour toute âme fidèle
Est caché dans tes plis.
Ton parfum nous enivre
Parfum chaste et divin :
Jésus, fruit qui fait vivre
Est sorti de ton sein.



Fl

La
ières
Les l
bec.
Véné
tre l
épou
"

et la
Quét
surp
dans
conti
plore
Iroq
armé
sion
gieus
églis
ner r
No
sions
dans
qu'oi
elles



Fleurs Eucharistiques de la Nouvelle-France

La Vénérable Mère Marie de l'Incarnation

Incursions des Iroquois à Québec.

La vie n'était rien moins que paisible, dans les monastères comme ailleurs, en cette période troublée (1660). Les bandes iroquoises menaçaient depuis longtemps Québec. Nous allons voir que la seule préoccupation de la Vénérable Mère, au milieu de ces graves tracasseries, fut d'être privée de la présence sacramentelle de Jésus, son époux. Laissons-la parler.

“ Les Iroquois étaient à Richelieu, attendant le temps et la commodité de nous perdre tous, en commençant par Québec. Je vous laisse à penser si cette nouvelle nous surprit ! Ce même jour le Saint Sacrement était exposé dans notre église, où la procession de la paroisse vint continuer les dévotions qu'on avait commencées pour implorer le secours de Dieu, dès qu'on sut qu'il y avait des Iroquois en campagne. Mais la nouvelle de cette grosse armée qu'on estimait proche donna une telle appréhension à Mgr. notre évêque qu'il n'arrivât mal aux religieuses, qu'il fit emporter le Saint Sacrement de notre église. Et il nous donna ordre à nous-mêmes d'abandonner notre couvent.

Nous ne fûmes jamais plus surprises ; car nous n'eussions pu nous imaginer qu'il y eût un sujet de crainte dans une maison forte comme la nôtre. Il fut arrêté qu'on ferait la visite des maisons religieuses pour voir si elles étaient en état de résister.

Elles furent visitées en effet plusieurs fois par M. le Gouverneur et par des experts : et ensuite l'on posa deux corps-de-garde aux extrémités de notre maison. La faction s'y faisait régulièrement. L'on fit quantité de redoutes dont la plus forte était proche de notre écurie pour défendre la grange d'un côté et l'église de l'autre. Toutes nos fenêtres étaient garnies de poutreaux et murailles à moitié des meurtrières. L'on avait fait des défenses sur nos perrons. Il y avait des ponts de communication d'un appartement à un autre et même de notre maison à celle de nos domestiques. Nous ne pouvions même sortir dans notre cour que par une petite porte à moulinet, où il ne passait qu'une personne à la fois.

En un mot, notre monastère était converti en un fort gardé par vingt-quatre hommes bien résolus. Quand on nous fit commandement de sortir, les corps-de-garde étaient déjà posés. J'eus la permission de ne point sortir afin de ne pas laisser notre monastère à l'abandon de tant d'hommes de guerre, à qui il me fallait fournir les munitions nécessaires, tant pour la bouche que pour la garde. Trois autres religieuses demeurèrent avec moi ; mais il faut que je vous avoue que je fus sincèrement touchée, voyant qu'on nous ôtait le Saint Sacrement et qu'on nous laissait sans lui. Une de nos sœurs nommée de Sainte-Ursule en pleurait amèrement, et demeura inconsolable. J'acquisçai néanmoins à la privation la plus sensible qui me pouvait arriver.

Nos sœurs étant sorties, furent conduites en lieu sûr. Le lendemain, qui fut le jeudi de la Pentecôte, notre révérend Père Supérieur ramena la communauté. Mais voici comment on dut faire pendant huit jours. Le soir on emmenait les religieuses et le matin sur les six heures on les ramenait ; et nous restâmes privées du Saint-Sacrement jusqu'au jour de la Fête-Dieu, où Mgr. notre évêque eut la bonté de nous le rendre ; parce que la visite de notre monastère ayant été faite, on jugea que les religieuses pouvaient y demeurer en sûreté et sans crainte des Iroquois. ”

✱

L

risti
uns
diss
BeaL
auss
vie
vie,
anné
somi
entie
courT
pare
parfiL
tous,
famil
fait l
Chris“
l'ann
répor
ce qu
d'unLe
à la l
lent,
roses.
s'enti
de pr
cetteTo
un m
imme
piété



Petite Chronique eucharistique

Au Cenacle de Montreal.

25 Mars.

L'UNIVERS catholique répète ce matin la parole de l'humble Vierge : "Voici la servante du Seigneur." Les âmes eucharistiques surtout le redisent avec amour et soumission. Quelques-uns de nos frères viennent la prononcer au pied du trône resplendissant; ils renouvellent leurs vœux: deux d'entre eux, de la Beauce et du diocèse de Nicolet, font leur profession perpétuelle.

La vie adoratrice est en effet, pour nous religieux, (pour vous aussi chers agrégés, qui en comprenez la beauté et l'étendue) une vie d'esclavage d'amour devant le Roi des Rois. — Or, une telle vie, avant d'être consacrée à Dieu, doit être préparée par plusieurs années de prière et de réflexion: c'est le noviciat. Elle sera consommée certainement, si nous sommes fidèles, par le sacrifice entier de nous-mêmes, que Dieu exigera de plus en plus: et enfin couronnée au Ciel.

Telle fut la vie de Marie. Servante du Seigneur, elle se prépare, elle se consacre, elle s'immole; Dieu la reçoit enfin, victime parfaite, et la comble de gloire.

Le sermon développe ces pensées en traits sommaires. Puis tous, serviteurs consacrés au même Maître, frères de la même famille, nous chantons une fois de plus *l'Ecce quam Bonum*; qu'il fait bon habiter ensemble, dans la charité fraternelle et l'amour du Christ!

Semaine Sainte.

"Allez-vous faire cette année un trône aussi beau que celui de l'année dernière?" Telle est la question habituelle. Et nous y répondons, non par des mots, mais par des actes, en faisant tout ce que nous pouvons pour que le Doux Roi se plaise en son palais d'un jour.

Le manteau royal disparaît; car le Jeudi Saint appartient déjà à la Passion, à l'état humilié de Jésus. Mais les fleurs s'amoncellent, font des assises superposées, hardies, aux couleurs vertes, roses, blanches: le lys, l'azalée, la jacinthe, les plantes vivaces, s'entremêlent pleines de sourires et de prières, tandis que la flamme de près d'un millier de cierges, oscillante, presque aveuglante, noie cette masse à demi sombre dans une lumière qu'on dirait animée.

Tout autour et au-dessus, un cintre de lampes électriques forme un magique encadrement. En avant du chœur, sous la voûte, deux immenses feuilles d'érable, aussi en lampes électriques, disent la piété du catholique Canada au Sacrement de nos autels.

En plus, le jour de Pâques, l'*Alleluia* vainqueur flamboie dans toute la largeur du trône ; et le manteau royal, replacé pour ce jour, rehausse par ses tons d'une blancheur virginale et d'un rouge éclatant l'ensemble de la décoration. La couronne projette ses feux en verres diversement colorés.

En ces deux jours de fête, la pompe des offices liturgiques s'est déroulée comme de coutume, clôturée par un beau salut donné le soir de Pâques par les messieurs du chœur de chant.

Mais dans l'intervalle se place le deuil solennel de l'Eglise, dès la nuit du Jeudi, jusqu'au Vendredi Soir.

Toute splendeur s'éteint. Seule, une croix lumineuse est couchée sur l'autel. Les saints récits, les fortes exhortations, les cantiques populaires se succèdent. Toute la nuit, la chapelle sera comble : la deuxième partie, depuis minuit, étant réservée aux Messieurs.

L'émotion était bien profonde quand, après le chemin de la Croix du Vendredi soir, l'assistance entière chantait en un magnifique unisson, sans éclats de voix, le cantique si connu " Au sang qu'un Dieu va répandre." Journées inoubliables, toutes embaumées de l'âcre parfum des souffrances du Bien-Aimé Maître, mais combien douces !

Qu'on nous permette de signaler, pour la partie musicale, un superbe et touchant *O Vos omnes* de Mme Gray : et *Jerusalem*, solo d'une harmonie vibrante et pieuse, par Mlle Arcand.

Que tous nos amis veuillent bien accepter nos remerciements pour leur aide si généreuse et dévouée en cette grande Semaine.

Juvénat de Terrebonne

AVIS.

Bientôt il faudra songer aux demandes d'entrée pour l'année prochaine : nous engageons les familles à ne pas se mettre en retard.

AGE ET TROUSSEAU. L'âge requis pour l'admission est de treize ans au moins. Quant au *trousseau*, bien que nos feuilles-prospectus donnent l'indication détaillée des articles, nous sommes prêts à en diminuer les exigences, suivant les difficultés qui très souvent se rencontrent de se procurer beaucoup de neuf, en linge surtout. Nous ferons donc des concessions suivant les cas, d'après les renseignements fournis d'avance.

Chers lecteurs, demandez avec nous, par l'intercession de Notre-Dame du Très-Saint Sacrement, de bonnes vocations eucharistiques pour notre Juvénat et notre Noviciat : car de ces deux œuvres dépend l'avenir de nos communautés.



Il

LA
F

neme
plup:
seul
pour

Po
il n'e
toitu

Da
entiè
terre

L'a

Cuivi

Et
du M

Mart
rer ut

Ma
moi (

incert

C'e

rinag

Il se

l'ann

m. E

Cap o

arrêt
et sal
le me

S'a

Lettre d'un Missionnaire de Mandchourie.

LA persécution des Boxeurs (1901) a renversé nos églises, détruit nos oratoires ; dans toute la mission, il n'est resté debout que deux seules églises, et aujourd'hui, nous n'avons certainement pas six oratoires où le Saint Sacrement est conservé. La plupart d'entre nous habitent encore des maisons chinoises — un seul rez-de-chaussée : un bout sert d'oratoire, l'autre d'habitation pour le missionnaire.

Pour moi, j'ai un oratoire indépendant de mon logement ; mais il n'est pas terminé. J'attends la belle saison pour parachever la toiture et embellir l'intérieur.

Dans une chrétienté voisine, je bâtis également une maison entièrement chinoise qui servira d'oratoire, d'école et de pied-à-terre pour moi.

L'an prochain, ce sera le tour de ma grande chrétienté des Cuivres.

Et voilà comment, au lieu d'être assis comme vous aux pieds du Maître, la force des choses m'oblige à prendre l'office de Marthe pour relever les ruines amoncelées par l'ennemi et préparer une demeure à Notre Sauveur.

Mais voici que la voix du canon va retentir encore tout près de moi (à Niou-Chouang) ; nouvelles angoisses par conséquent, et incertitude d'avenir. Priez pour le pauvre missionnaire !

A Sainte-Anne de Beaupré.

C'est le lundi 27 juin qu'aura lieu cette année le pèlerinage des agrégées du T. S. Sacrement à Sainte-Anne. Il se fera par le BEAUPRÉ, vapeur spacieux si apprécié l'année dernière, qui partira de Montréal le 27 à 4 hrs p. m. En allant, il y aura procession et salut solennel au Cap de la Madeleine, vers 9 hrs ; en revenant, à Québec, arrêt jusqu'à 5 hrs. pendant lequel il y aura pèlerinage et salut en l'honneur du Sacré-Cœur. Retour à Montréal le mercredi vers 5 hrs. a. m.

S'adresser pour les billets et les cabines

au P. D. BOSCHER,

320, AVENUE MONT-ROYAL, MONTREAL.

Tel. Bell: East, 835.

VARIÉTÉS

La Communion donnée par un enfant. — En mai 1871, les gardes nationaux avaient envahi le presbytère et mis en fuite les prêtres. Un jeune homme de quinze ans, avec sa tante et ses deux petites cousines, se trouvait dans l'église de Saint-Jacques du Haut-Pas. Il apprend ce qui se passe ; comme un éclair, l'idée que le Saint Sacrement est exposé à une profanation lui traverse l'esprit. Il va droit au tabernacle, saisit le ciboire et une custode. Il garde la custode et confie le ciboire à la garde de sa pieuse tante. Mais si on venait à les fouiller au sortir de l'église ? A cette pensée, il prend une détermination extrême : il ouvre le ciboire, se communique et communique sa tante et les deux petites filles. Puis il sort dans un jardin contigu au monument, fait un trou dans la terre et y enfouit les vases sacrés. Enfin, pour dérouter les soupçons, il reste aux alentours de l'endroit où il a caché le précieux trésor et se met à jouer avec ses deux petites cousines jusque sous les yeux des gardes nationaux qui, finalement, s'étaient introduits dans le jardin. Sans la présence d'esprit à la fois pleine de piété et d'audace de cet enfant, les saintes espèces eussent été profanées par ces bandits habillés en gardes nationaux.

(Journal d'un prêtre de Paris.)

Une héroïne sous la Terreur. — Dernièrement mourait à l'hôpital Saint-Mandrier, près de Toulon, Ernest Jourdan, jeune soldat d'infanterie de marine.

Ernest Jourdan était le dernier descendant d'une héroïne, Catherine Jourdan.

Pendant la Terreur, un bataillon envahit l'église collégiale de Six-Fours pour la saccager.

Catherine Jourdan se précipite au milieu des soldats et s'écrie : " Citoyens, si vous êtes de vrais soldats français, vous respecterez une femme. Si vous n'êtes que des lâches, vous me couperez la gorge avant d'atteindre le bon Dieu qui est sur l'autel ! "

Ceci dit, la vaillante femme prend le ciboire rempli d'hosties consacrées et gagne la porte de l'église, pendant que les soldats enthousiasmés par ce courage portent les armes sur son passage en criant : " Vive la citoyenne du bon Dieu ! "



LA MADONE DE L'AGNEAU
D'après le tableau de Raphaël